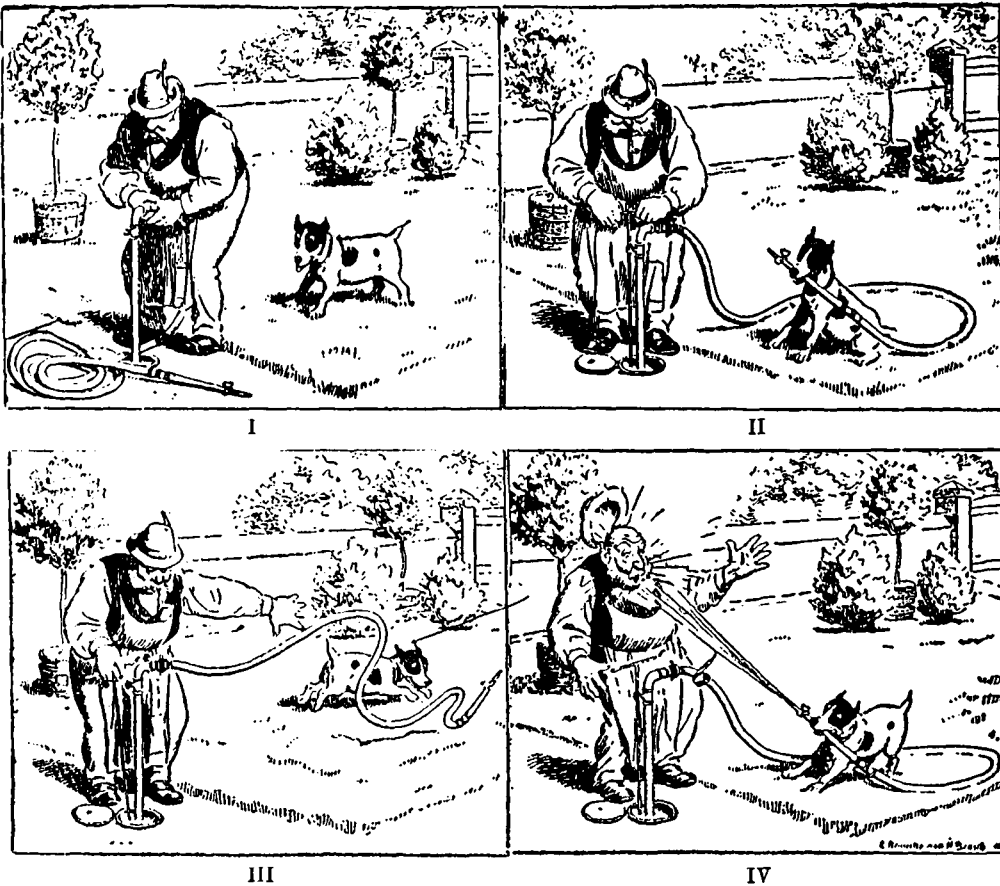


LE CHIEN TROP OBÉISSANT



CHRONIQUE

A mesure qu'avance le dénouement de la guerre transvaalienne, la lumière se fait plus nette sur les hommes et les choses. Ceux qui reviennent ou que la censure ne bride plus racontent ce qu'ils ont vu, préparant des matériaux sérieux pour l'histoire de cette terrible campagne.

Je viens de lire le rapport d'une interview d'un journaliste avec un témoin dont l'impartialité éclate partout. Ne pouvant reproduire *in extenso*, je vais analyser.

Les Boers ont trop souvent méconnu les conseils de Villebois-Mareuil. Ainsi pour prendre Ladysmith, il fallait risquer 500 vies, mais Joubert a refusé. Villebois-Mareuil a alors recommandé d'abandonner à peu près le siège et de porter, au Sud de l'Orange, dans la colonie du Cap, trois corps de cinq mille hommes chacun, pour couper les Anglais à De Aar et pousser jusqu'à Cradock qui est un centre hollandais très important. Cette pointe audacieuse en territoire anglais aurait valu dix mille Afrikaners à l'armée boer, et de pareilles recrues n'étaient pas à dédaigner.

—Que pensez-vous du général Joubert ?

—Il était malheureusement très au-dessous de sa tâche. C'était un homme respectable qui avait rendu de grands services au pays, et l'on ne pouvait pas lui enlever le poste auquel il avait droit. Mais sa mort ne saurait être considérée comme une perte. Il tenait à ménager ses hommes avant tout, et on lui reprochait de ménager en particulier les hommes de son district. Enfin, il n'était guère capable de dresser un plan d'attaque, et toute sa science militaire se bornait à la défensive.

—Et Cronjé ?

—Cronjé était encore moins capable et plus têtue. Il l'a prouvé en repoussant les avertissements du colonel de Villebois-Mareuil ; mais il était plus énergique que Joubert, et il menait ses hommes avec son fouet, tapant sur eux, au besoin, comme sur des bœufs, et il était craint et obéi.

—Le général Botha vous inspire-t-il une plus grande confiance ?

—Beaucoup plus grande. C'est un homme intelligent, actif et énergique. Lui aussi a toujours la cravache à la main, et il ne ménage ni ses parents, ni ses amis, ni ceux de son district. Quand il place des hommes dans une tranchée, il a soin d'y alterner, côte à côte, les hommes d'un district pauvre et ceux d'un district riche, pour maintenir l'égalité des risques et pousser les uns et les autres à l'émulation.

—Mais vous parlez de cravache et de fouet, comme si les Boers n'étaient pas courageux.

—Dieu m'en garde. Ce sont d'admirables soldats, et des tireurs hors ligne, mais la discipline n'existe pas là-bas, dans les marches et contre-marches, comme dans les armées européennes.

—Enfin, s'il faut vous le dire, le Boer est comme le Turc ; il est admirable dans la tranchée, ou caché derrière un rocher. Ces gens-là n'ont pas de nerfs, ils sont tout en chair et en os ; et il résulte qu'ils ne craignent rien, dès qu'ils ont un abri.

—Le président Kruger est certainement un homme des plus remarquables, plein de finesse, de volonté, de ténacité, esprit organisateur, travailleur infatigable, homme politique et diplomate ; mais avec toutes ces qualités, il a un défaut qui tient de l'enfance : il ne se préoccupe que d'une question : "Quo dira-t-on en Europe ?"

"Et avec ce "qu'en dira-t-on", il a les plus grands égards pour les prisonniers et les blessés anglais, perdant des hommes à les garder quand il suffirait de la moitié moins d'hommes, si on les enfermait dans des casemates.

"L'Angleterre n'a pas tant d'égards pour le "qu'en dira-t-on", et cela lui réussit mieux."

—Les Anglais sont-ils bons tireurs ?

—Détestables pour la plupart, habitués aux feux de file et ne sachant jamais régler leur hausse. C'est ainsi qu'après toutes les batailles où ils ont été vaincus, on a trouvé les Anglais morts avec leur fusil réglé à 2,000 mètres, comme au commencement de la bataille, alors qu'ils étaient arrivés à 800 mètres.

—Quel est exactement le chiffre des combattants, du côté du Transvaal et de l'Orange.

—Vingt-cinq mille hommes. Pas plus. Ils étaient trente-cinq mille au début.

—Ils n'ont cependant pas perdu dix mille hommes.

—Faites le calcul : huit cents hommes tués...

—Pas plus ?

—Pas plus. Huit cents blessés incapables à reprendre le service. Car il y a eu plus de blessés, mais beaucoup se battent de nouveau. Et il en est de même du côté des Anglais. Ajoutez à ces pertes les trois mille deux cents hommes faits prisonniers avec Cronjé, cela fait près de cinq mille hommes perdus pour les fédéraux. Pour les cinq mille restants, les uns sont occupés à garder les cinq mille prisonniers anglais, les autres ont obtenu des congés pour la culture de la terre.

—Enfin que présagez-vous ?

—Il est bien évident que les Anglais triompheront finalement, par la force du nombre, mais non sans subir encore de sérieux échecs, et beaucoup plus lentement qu'ils ne le prévoient. Ils n'arriveront pas à Prétoria avant cinq mois d'ici, à mon avis, et s'ils trouvent Prétoria évacuée par les Boers, ils n'auront pas pour cela le Transvaal ; la guerre continuera dans le Nord, et elle continuera longtemps.

—Est-ce que les Boers ne défendront pas Prétoria ?

—C'est probable ; ou, du moins, ils n'y laisseront que la garnison suffisante pour tenir les Anglais en échec pendant un certain temps. La question n'est pas encore résolue et ne le sera qu'à la dernière heure. Et cependant Prétoria est très bien défendue. Mais le but n'est pas là : les Boers ne veulent pas être sujets des Anglais, et pour leur indépendance ils feront la guerre de partisans, tant qu'ils auront des vivres et des munitions. L'Angleterre sera longtemps obligée d'entretenir une armée de cent mille hommes dans ce pays, si elle veut en rester maîtresse.

—Vous ne croyez pas la paix possible, même après une victoire des Anglais ?

—Non, parce que le but est avant tout commercial, et que le but politique dépasse la portée d'une victoire contre les Boers.

—Que feront donc les Anglais s'ils arrivent à dominer et à dompter les deux Républiques.

—Des trusts. Ils étaient tout prêts avant la guerre ; on les fera tout de suite après. Trust du charbon qui donnera le charbon à bon marché aux chemins de fer et aux mines, très cher aux industries qui voudraient s'établir dans le pays, et encore plus cher à ceux qui voudraient l'exporter à Madagascar.

"Trust des mines d'or, dans des conditions que je ne puis pas vous indiquer, et enfin application du Compound-system, qui permet à l'Angleterre d'ouvrir ses colonies au commerce étranger, mais d'une façon dérisoire, car la colonie n'achète que des marchandises anglaises. Je pourrais être employé dans une mine, moi, étranger, et très grassement payé, mais je n'aurais pas le droit, sous peine de renvoi, d'acheter une bouteille de champagne, ou même une robe pour ma femme, en dehors du magasin anglais. Et si je veux établir une usine ou une fabrique dans le pays pour fabriquer un produit du sol, on me laissera faire, mais on me ruinera sûrement par les trusts."

KODAK.

OPTIMISME SOCIAL

Entre ouvriers, à la buvette :

—On bâtit des maisons tous les jours pour occuper les ouvriers et les architectes !

—Oui, mais finira par y en avoir trop, des maisons !

—Eh bien, on en démolira pour en rebâtir d'autres !

NOUVELLE DE LA GUERRE ILLUSTRÉE



(De notre correspondant spécial.)

"Le général Scooter a pris un autre "laager" la nuit dernière."